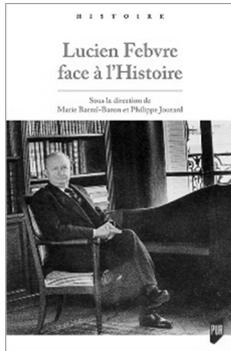


Marie BARRAL-BARON DAUSSY et Philippe JOUTARD (dir.), *Lucien Febvre face à l'Histoire*, Presses universitaires de Rennes, oct. 2019, 420 p., 30 € [n° 15].



S'il avait vécu dans la deuxième partie du XX^e siècle et au début du XXI^e siècle, Lucien Febvre (1878-1956) aurait-il apprécié les ouvrages de la collection *Terre humaine* (Plon, créée en 1955), aurait-il participé à l'Institut du temps présent (1978), comment aurait-il accueilli le *Saint Louis* de Jacques Le Goff (1996), les deux ouvrages *l'Histoire du monde au XV^e siècle* (2009) et *l'Histoire mondiale de la France* (2017), sous la direction de Patrick Boucheron ? ou encore : qu'aurait-il pensé de la loi Gayssot (1990), de celles de 2001 (sur le génocide arménien de 1915 et celle dite « loi Taubira ») ? Aurait-il cosigné le texte *Liberté pour l'histoire* (XII.2005) ? Qu'aurait-il pensé de la multiplication des journées commémoratives ? Aurait-il rejoint Gérard Noiriel (2005) au Comité de vigilance face aux usages publics de l'histoire à des récupérations mémorielles et politiques (« le récit national ») ? De quelle manière se serait-il associé à la lutte contre ceux qui veulent falsifier, manipuler l'histoire ? Comment aurait-il appréhendé les nouvelles responsabilités des historiens¹, telles leurs interventions à des expertises historiques, leurs dépositions dans les procès de Klaus Barbie (1987), Paul Touvier (1994), Maurice Papon (1997-1998), leurs réponses aux demandes des familles, des particuliers, de l'Église, de l'État (Mission Mattéoli, mars 1997, sur la spoliation des biens des juifs de France) ? Comment aurait-il réagi face à l'imprévisibilité des maladies et des épidémies de la fin du XX^e siècle et du début du XXI^e siècle ? Et même s'il a explicité les liens entre l'histoire qu'il faisait et l'histoire qui l'avait fait, aurait-il accepté de se livrer à une « ego-histoire », à la demande de Pierre Nora à partir de 1987 ?

Autant de questions parmi bien d'autres que soulève la lecture de l'important ouvrage collectif *Lucien Febvre face à l'Histoire*. Depuis les années 1990 surtout, des chercheurs ont entrepris d'exploiter avec minutie le fonds Lucien Febvre de l'École des hautes études en sciences sociales, classé et inventorié par l'archiviste Brigitte Mazon entre 1975 et 2015, publié livres et articles, participé à des colloques concernant l'éminent historien, fondateur avec Marc Bloch en 1929 de la revue *Les Annales d'histoire économique et sociale*.

Le présent ouvrage, s'il reprend d'ailleurs les contributions des 10 participant.e.s lors des deux journées d'études de mars 2017 à la Maison des sciences de l'homme et de l'environnement Claude-Nicolas Ledoux de Besançon autour du thème *Lucien Febvre, de la Franche-Comté au Collège de France*², offre aussi des analyses d'autres chercheur.e.s : soit 13 intervenants, dont 3 femmes (Marie Barral-Baron, Pascale Gruson, Brigitte Mazon), en majorité français – auxquels se sont associés deux Allemands (Kristian Raum, Christian Wenzel), un Anglais, Mark Greengrass –, la plupart exerçant soit dans des universités, soit à l'EHESS, ou encore aux Archives nationales, à l'Institut d'études politiques de Paris. S'ils appartiennent aux deux dernières des quatorze générations recensées par Yann Potin et Jean-François Sinirelli dans leur enquête publiée en 2019³, s'ils sont les uns et les autres reconnus comme spécialistes de Lucien Febvre, de l'époque moderne (XVI^e s.-XVII^e s.) ou de l'histoire de l'enseignement et de l'enseignement supérieur, de l'historiographie, de Michelet, du patrimoine, leurs textes offrent un bel exemple de complicité et de compagnonnage d'esprit, « d'histoire plurielle » chers à Lucien Febvre qui, en rupture avec l'histoire traditionnelle, politique, diplomatique et militaire, avait, non seulement dans ses articles et comptes rendus des *Annales* et d'autres revues, dans ses cours et ses ouvrages, mais aussi dans les chantiers auxquels il avait participé (*L'Encyclopédie française*, *Histoire de l'humanité*), entrepris et initié

1. Olivier DUMOULIN, *Le rôle social des historiens. De la chaire au prétoire*, Albin Michel, 2003.

2. À cette occasion, le laboratoire des Sciences humaines prit le nom de *Centre Lucien Febvre*.

3. *Généralisations historiennes XIX^e-XXI^e siècle*, CNRS Éditions.



de multiples pistes, ouvert à l'histoire de multiples domaines⁴ ; reprenant parfois des thèmes déjà abordés, ils rouvrent des dossiers, soulignent l'importance du legs laissé par Lucien Febvre, la cohérence et la complémentarité de ses œuvres, retracent d'une manière plus approfondie son parcours intellectuel et en livrent des synthèses les plus actualisées.

Il revenait à Marie Barral-Baron, dans son introduction, non seulement de rappeler les principaux points de la révolution méthodologique et épistémologique (perspectives élargies du « territoire de l'historien », interdisciplinarité, importance accordée aux structures économiques, sociales, mentales d'une époque, attention au temps présent, etc.) amorcée par Lucien Febvre, mais aussi de présenter l'organisation, la répartition de ce travail collectif, selon un choix thématique : à cet homme, acteur, témoin de son temps, soldat, citoyen, militant, initiateur d'institutions culturelles (VI^e section de l'EPHE⁵), historien, professeur, responsable éditorial pas seulement en France, directeur de revue, homme d'appareil et d'institutions, nous pourrions appliquer la formule qu'il avait choisie pour Michelet : « *Il y avait tant de vies dans cet homme*⁶ ». Quelles que fussent ses responsabilités qui animèrent sa vie et sa réflexion historique, constatons qu'il ne cessa d'articuler ses activités de savant et celles de citoyen.

Trois thèmes (*Combats et convictions*, *Écritures de l'histoire*, *Vivre l'histoire*), auxquels s'ajoute en troisième partie *Réceptions contrastées dans trois pays européens*, permettent d'appréhender Lucien Febvre « sujet d'histoire » en tant qu'objet d'histoire, et pourraient bien, soixante-trois ans après sa disparition, reconstituer cette « ego-histoire », comme le laisse entendre Philippe Joutard à propos de ses archives (p. 377), à laquelle il n'a pu se livrer.

Avant d'en arriver plus précisément au contenu, il faut saluer la présentation formelle impeccable et irréprochable du volume : clarté et cohérence des découpages retenus, appareil critique considérable (notes dans chaque article ; en fin de volume, bibliographie sélective mais abondante – p. 383-388, résumé des interventions – p. 389-394, index des noms – p. 395-404, présentation des auteurs – p. 405-407). À ces éléments qui mettent en valeur le côté scientifique et didactique de l'ouvrage, relevons une qualité supplémentaire : la mise à disposition du lecteur d'archives inédites, pièces justificatives d'un très grand intérêt, présentées⁷ en Annexes, non pas à la fin du livre, mais à la suite des contributions, 108 pages en tout, bénéficiant d'une table particulière (p. 409-412).

Rendre compte d'un travail collectif présente bien des difficultés : nous ne pouvons ni commenter toutes les études, ni opérer des comparaisons entre des articles d'inégal volume traitant de thèmes sur des échelles temporelles variables, et il nous semblerait injuste, indélicat de laisser apparaître des préférences pour telle ou telle analyse en fonction d'un angle d'approche plus ou moins séduisant, plus ou moins original. C'est pourquoi je tenterai de relever les apports les plus marquants de l'ouvrage.

1) Il permet d'abord de présenter des éléments de la biographie de Lucien Febvre, lesquels, s'ils ne viennent ni la bouleverser ni la renouveler, l'enrichissent : les lettres échangées par Lucien Febvre et ses camarades normaliens (p. 237-258, Jean Lecuir, p. 221 *sq.*) rendent compte d'un comportement de « potaches », des premières expériences de professeur de lycée, de l'espoir d'une carrière intéressante malgré le faible nombre de postes à l'université⁸, des vacances studieuses mais distrayantes avec les excursions à bicyclette ; celles échangées avec

4. « Ce maître de tant d'histoires », « cet esprit révolutionnaire, passionné de nouveautés », Fernand BRAUDEL, *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1957, 12-2, p. 177-182.

5. Fondée en 1947, la VI^e section, « Sciences économiques et sociales », se détacha de l'EPHE en 1975 pour devenir un établissement indépendant, l'EHESS (École des hautes études en sciences sociales).

6. *Combat*, 24-25.IV.1954 ; cité dans la Deuxième partie, p. 119.

7. Lettres de Lucien Febvre et de correspondants à partir de 1898 – Conférence de 1920 à l'université de Strasbourg – Intervention radiophonique le 15.VI.1938 – Un article de 1954 dans *Combat*.

8. Les professeurs prennent leur retraite à 70-75 ans ; de surcroît n'existaient ni le CNRS, ni les postes d'ATER, etc.



Gabriel Monod (1844-1912), son directeur de DES et de thèses, témoignent d'une estime mutuelle ; ce sont aussi les courriers autour de l'affaire Henri Wallon (juillet 1907) toujours commentés par Jean Lecuir, complétant le livre de Joseph Pinard (2011), où s'exprime la colère de Febvre envers le comportement trop frileux de son maître, ancien dreyfusard (p. 270 *sq.*) ; ajoutons les lettres de Febvre, mobilisé à 41 ans en 1914, à Henri Hauser (1866-1946), son aîné de douze ans, professeur à l'université de Dijon depuis 1903, où Febvre exerça à partir de 1912 : les écrits de Febvre décrivent la monotonie, l'attente, l'absurdité et les horreurs de l'affrontement, la compassion pour les pères de famille fauchés ou gravement blessés ; enfin celles de 1941-1944, toujours à Henri Hauser (p. 357-363), analysées par Denis Crouzet (p. 317 *sq.*) éclairent la position de Febvre pendant cette période⁹.

Retenons aussi l'intervention de Brigitte Mazon, retraçant le classement de ses archives par Febvre, leur dispersion et leur itinéraire chaotiques après sa mort, son propre travail sur ces documents (p. 369 *sq.*), qui prolonge les recherches de Bertrand Müller (*Bibliographie des travaux de Lucien Febvre*, 1990) et de Brigitte Mazon (dir., *Vivre l'histoire*, 2009, préfacé par Bertrand Müller).

2) Le second intérêt porte sur les préoccupations de Febvre relatives à la transmission du savoir historique. Alors à Besançon, tout en continuant à préparer ses deux thèses, il donna à la faculté des cours libres de géographie aux officiers candidats à l'École de guerre « *qu'on s'efforce ici comme ailleurs*, écrit-il à Gabriel Monod, *d'attirer le plus possible à l'université* » (juin 1907, p. 269) ; dans ce même objectif propédeutique, il prononça aussi deux conférences à l'université populaire, dispensa des cours d'une heure et demie à l'École normale le dimanche, afin de donner aux futurs instituteurs « *le goût des recherches historiques, le sens de la critique, plus d'esprit de prudence et de réflexion scientifique* » (*ibid.*, p. 269).

Nommé à l'université de Strasbourg en 1919, il prononce un an plus tard un discours sur l'organisation des études, notamment en histoire, afin de « *recréer une université vivante et nouvelle, constituer un enseignement d'initiation digne de ce nom* », de susciter le goût de l'histoire et d'éveiller les vocations : « *Conçoit-on qu'un débutant en histoire ne soit pas invité à réfléchir, au début de ses études, sur l'histoire elle-même, ses méthodes et son but ? (...) Qu'est-ce qu'un historien du XVI^e s. qui ne se rend point capable de lire (...) un mémoire écrit par Granvelle à Philippe II ?* » (p. 47-53, Kristian Raum, p. 35 *sq.*). C'est pourquoi il énumère des mesures indispensables à prendre pour « *élargir un horizon borné* », « *permettre une prise de conscience nette et forte de l'unité des sciences dans leur diversité apparente, de l'interaction du présent et du passé (...)* Il y a des rapprochements et des pénétrations qui s'imposent. (...) *Tout isolement est mauvais (...). Le devoir du savant et de l'étudiant, c'est de s'ouvrir* » : donc faire des cours dans un esprit d'interdisciplinarité, initié par la *Revue de synthèse historique* (1900) d'Henri Berr (1863-1954) à laquelle Febvre donna jusqu'en 1937 280 textes et comptes rendus, et par *L'Année sociologique* (1898) d'Émile Durkheim (1858-1917). Febvre met aussi en avant la nécessité de travailler sur d'autres documents que les sources écrites¹⁰. En 1937 encore, il pose, avec Marc Bloch, la question de l'enseignement de l'histoire et de la réforme du concours d'agrégation aux programmes jugés trop surannés (Jean-François Chanet, p. 29). En plus de la transmission des acquis et des méthodes par l'enseignement, les connaissances livresques, Kristian Raum (p. 42 *sq.*) relève justement, dans *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle* (1942), les moyens par lesquels l'historien cherche à séduire et à convaincre ses lecteurs, les sollicitant, les interpellant, soit par des formules

9. On ne trouvera que de brèves allusions aux relations entre Lucien Febvre et Marc Bloch, mais une des références bibliographiques les plus récentes figure chez Marie BARRAL-BARON (p. 15), chez Philippe JOUTARD (p. 382) et dans la bibliographie (p. 387) : Peter SCHÖTTER, « Marc Bloch et Lucien Febvre face à l'Allemagne nazie », *Genèses* n° 21, 1995 (p. 75-95).

10. « Le ciel et les eaux, les villages et les bois, toute la matière vivante, les documents figurés, les fouilles archéologiques, les témoignages oraux, les photographies, les films, les fossiles, les statistiques, les visites de monuments, l'histoire de l'art » (Leçon inaugurale de Lucien Febvre au Collège de France, 1933).



relevant plutôt de l'oralité (« *Allons donc !* »), soit par le recours au « nous » de narration qui crée une complicité supplémentaire entre l'auteur et les lecteurs, soit et surtout par leur implication dans la recherche, objet de la controverse scientifique : « *L'historien est celui qui cherche et qui remet en cause les solutions acquises, qui révisé quand il le faut les vieux procès* » (*ibid.*, p. 42). Febvre se pose en metteur en scène du caractère dynamique du savoir historique, échafaudant de nouvelles hypothèses, d'autres « possibles »¹¹ qui peuvent obtenir l'adhésion des lecteurs.

3) Abordons un autre domaine intéressant des enquêtes, celui de l'implication civique et politique de l'historien, témoin de son temps, intellectuel engagé dans le contexte national et international de son époque. Socialiste de tendance non marxiste pendant ses années bisontines (1907-1912)¹², il donna des articles à la revue *Le Socialisme comtois*. Le traumatisme de la Première Guerre mondiale l'entraîna à réfléchir davantage sur le rôle et la responsabilité des historiens, « sentinelles » du temps présent, appelées à redoubler de vigilance contre toutes les dérives : dénonçant, dans sa leçon inaugurale du 4.XII.1919 à Strasbourg, l'histoire instrumentalisée, « *l'histoire serve* », il définit l'histoire comme la « *science du développement de l'homme à travers les âges, ce développement étant en fait conditionné par le groupement des hommes en société* ». Il prône la conception d'une histoire pacifique qui éduque les jeunes générations à repousser les tendances exacerbées, toxiques, porteuses de haines et de désastres (Jean-François Chanet, p. 26). Il aurait pu faire sien le constat de Paul Valéry : « *Nous autres, civilisations, nous savons que nous sommes mortelles* » (*La crise de l'esprit*, 1919). Certaines œuvres marquantes de Febvre s'inscrivent dans un moment politique, économique, social, particulier, entraînant une crise morale, « *ce sentiment d'inquiétude d'être au monde* », telles *Un destin*, *Martin Luther* (1928), où il critique les idéologies nationalistes qui ont fait de Luther le fondateur d'un édifice moderne et l'ont identifié à l'identité allemande supérieure, ou *Le Rhin : problèmes d'histoire et d'économie* (1935), véritable manifeste contre l'histoire récupérée à des fins nationalistes, voire racialisées, projetant dans le passé des réalités et des conflits du temps présent, génératrices de violences. Faire connaître l'histoire de ce fleuve, c'est expliquer la haine par l'histoire « *afin de mieux la neutraliser* », c'est mettre en valeur ce que représenta cette route commerciale d'échanges, d'union des peuples (Denis Crouzet, p. 342 sq.).

Dans ces années-là (1932), Febvre accepta la mission confiée par Anatole de Monzie, ministre de l'Éducation nationale, de diriger la réalisation de *L'Encyclopédie française*, énorme entreprise censée rendre compte des progrès de la science. Mais pour Febvre, qui mobilisa de nombreuses énergies pour la réalisation de ce projet pluridisciplinaire, plutôt que de se livrer à une classification traditionnelle des sciences, il s'agissait de saisir la crise d'identité, d'intelligibilité du présent, fait de transformations violentes, d'incertitudes, de tensions, de déchirements des sociétés, mais aussi de nouveautés, d'en faire un instrument de réflexion, donc d'action (Bertrand Müller, p. 57 sq.)

Par ailleurs, prenant la mesure des menaces fascistes et nazies, de la crise en France, Febvre s'engagea dans le Comité de vigilance des intellectuels antifascistes (1934), manifesta sa sympathie pour le Rassemblement populaire (juin 1935)¹³, cosigna avec l'historien Maurice Crouzet (1897-1973) un manuel d'histoire de la civilisation française *Nous sommes tous de sang mêlé* (publié en 2012).

Au temps de la guerre et de l'Occupation, la publication de *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle* peut se lire comme une « *prise de position de Lucien Febvre sur la nécessité d'être un esprit libre à un moment sans espoir* » pour Kristian Raum (p. 45), comme « *un acte de foi dans la liberté* » pour Denis Crouzet (p. 354). À propos du personnage rabelaisien Grandgousier

11. Selon les conceptions du géographe Paul Vidal de La Blache (1845-1918) qui fut son professeur à l'ENS.

12. Voir les travaux antérieurs de José ALTUNA (1994) et de Joseph PINARD (2011), cités p. 385 et 387.

13. Il a signé l'appel *Aux travailleurs* du 5.III.1934, *L'Appel de Paix et démocratie* (11.VII.1937) et, à la suite des Accords de Munich (29-30.IX.1938), il s'inscrit dans l'Union des intellectuels français.

condamnant l'agression microcholine, Crouzet commente : « *N'était-[ce] pas un appel adressé aux hommes de bonne volonté, à comprendre que la guerre menée par l'Allemagne était une guerre contre l'homme, contre l'humain, contre le droit et le bien ?* », et note : « *Rabelais fut bien sans doute le double de Lucien Febvre. (...) [Pour Febvre] faire de l'histoire, c'est aider les civilisations à se rencontrer et à s'accepter et à se comprendre* » (p. 353, 356). En 1946, Febvre lui-même écrit : « (...) *l'Histoire est capable, et seule capable, de nous permettre, dans un monde en état d'instabilité définitive, de vivre avec d'autres réflexes que ceux de la peur* (...) »¹⁴.

C'est dans cet esprit-là que Febvre, délégué de la France à l'UNESCO, participe à l'ambitieux projet interdisciplinaire et international d'une histoire scientifique et culturelle de l'humanité. Là encore, il s'agit de fournir des preuves des relations mutuelles pacifiques que les hommes entretiennent depuis la nuit des temps et de l'interdépendance des civilisations, de réaliser un nouvel instrument de connaissance afin d'éradiquer le danger toujours menaçant de la guerre (Jean-François Chanet, p. 21 ; Mark Greengrass, p. 125 *sq.*).

En France même, Febvre, toujours préoccupé par le souci de réforme intellectuelle et de rénovation des études, fait partie de la commission Langevin-Wallon (1944-1947) (Jean-François Chanet, p. 30-31).

4) La généalogie, ou plutôt la genèse des œuvres de Febvre, les problématiques qu'elles soulèvent font aussi partie des enquêtes proposées dans l'ouvrage.

Parmi les lectures et les rencontres décisives des maîtres, des aînés, des contemporains de Febvre qui exercèrent une influence particulière sur lui – Gabriel Monod, Paul Vidal de La Blache, Émile Durkheim, Henri Pirenne (1862-1935), créateur de l'histoire économique, Henri Hauser, Johan Huizinga (1872-1945) – Yann Potin s'intéresse particulièrement à Michelet (1798-1874), figure fondatrice, « père spirituel » avec lequel Febvre entretint un long compagnonnage, depuis ses lectures d'adolescent jusqu'à son livre *Michelet* (1946) et à son article de 1954 dans *Combat* à propos du *Michelet par lui-même* de Roland Barthes, en passant par ses cours au Collège de France des années 1944-1946 (Yann Potin, p. 107 *sq.*).

Une autre figure, celle de Luther, « rencontré » à la fondation Thiers lors de ses recherches pour ses thèses, soutenues en 1911, amena Febvre à s'interroger sur les spécificités des réformes allemande et française, interrogation poursuivie à l'université de Strasbourg à partir de 1923, et lors d'un enseignement donné aux officiers français stationnés à Mayence en 1923 aussi. En plus de son livre *Luther* déjà cité, Febvre prolongea sa recherche dans des articles et dans ses cours professés à l'EPHE (1943-1947) et au Collège de France (1945-1946) (Pascale Gruson, p. 93 *sq.*).

Dans sa relecture des ouvrages de Febvre, Denis Crouzet offre des clés de lecture de l'œuvre de l'historien et met en valeur ses principaux enjeux méthodologiques (p. 339 *sq.*). Cette démarche constitue un des fils conducteurs pour Mark Greengrass (p. 125 *sq.*) et Sylvio Hermann De Franceschi (p. 145 *sq.* ; p. 171 *sq.*) dans leurs enquêtes respectives sur la réception du travail de Febvre dans le monde anglophone (peu d'échos avant 1945) et en Italie, où, malgré quelques chercheurs enthousiastes tels Armando Saporì (1892-1976, médiéviste, collaborateur aux *Annales* depuis 1933), et Massimo Petrocchi (1918-1991), les détracteurs prononcèrent des jugements très sévères ; tout en reconnaissant la nouveauté des conceptions de l'historien, ils lui reprochaient des lacunes dans la documentation, un « *sfumato sans rigueur scientifique* », l'absence d'un programme méthodologique, enfin le recours au psychologisme historique. Alors même que le prestige de Febvre était déjà immense, l'après-guerre raviva le débat (Sylvio Hermann De Franceschi, p. 171 *sq.*).

5) Attaché à la promotion de ses idées, Febvre fut-il affecté, voire découragé par les réticences et les critiques de ses collègues anglophones et italiens, lui qui ne fut guère épargné par les tenants d'une histoire « académique » en France ? Un des points forts des analyses

14. « *Face au vent. Manifeste des Annales nouvelles* », *Annales* n° 1, janvier-mars 1946, p. 7.



consiste à montrer que Febvre, en dépit de sa réussite professionnelle nationale et internationale¹⁵, éprouva quelque désenchantement à certaines périodes de sa vie, connu plusieurs échecs, d'abord à ses deux candidatures au Collège de France avant la fin de l'année 1932, mais plus encore dans des entreprises où il s'était aussi particulièrement investi : dissensions politiques et conceptuelles avec Anatole de Monzie et certains de ses collaborateurs pour *L'Encyclopédie française* entre 1935 et 1940, notamment sur le volume consacré à l'État (Bertrand Müller, p. 57 sq.)¹⁶ ; abandon du projet Langevin-Wallon remis en juin 1947, mais après l'éviction des ministres communistes du gouvernement dans le contexte de la guerre froide, lequel explique aussi l'échec de Febvre dans le projet international de l'histoire culturelle et scientifique de l'humanité de l'UNESCO : nommé directeur des *Cahiers d'histoire mondiale* en 1950, Febvre, malgré sa bonne volonté, se trouva dans l'impossibilité de transcender les clivages, d'une part entre des Européens très conservateurs¹⁷ et des progressistes comme lui, issus d'autres continents, d'autre part entre les Américains (dont il redoutait déjà l'impérialisme) et les représentants des démocraties populaires (Mark Greengrass, p. 131-133).

Ajoutons enfin quelques lignes concernant deux publications envisagées par Febvre, mais jamais réalisées.

« Il est probable que Lucien Febvre aurait souhaité écrire un livre sur le réformateur français [Calvin]. Mais il a engagé tant d'autres chantiers essentiels au développement des sciences sociales, il a assumé tant de responsabilités éditoriales, tant de responsabilités de recherche ! » (Pascale Gruson, p. 105). C'est une des raisons majeures qui expliquent apparemment son impossibilité de consacrer aussi un ouvrage à Érasme (1466 ou 1467-1536), lequel « accompagna » longtemps l'historien, peut-être même davantage que Michelet ou Luther. Marie Barral-Baron (p. 75 sq.) avance d'autres motifs qui empêchèrent Febvre de mener à bien cette entreprise : l'énorme, la trop considérable documentation rassemblée sur le prince des humanistes, l'inquiétude de Febvre de ne pouvoir restituer un « *Érasme total* », et surtout l'appréhension de dévoiler sa relation trop intime (« *le face à face Febvre/Érasme* », p. 87 sq.) avec l'humaniste, « *modèle d'homme sage qui refuse la guerre et se prépare chaque jour à la mort* » (*ibid.*, p. 91) : Érasme fut bien, selon Philippe Joutard, « *ce double de lui-même* » (p. 178).

6) Érasme, Luther, Rabelais, le Collège de France, l'UNESCO, etc., je n'ai pas relevé le nombre de leurs occurrences au fil de ma lecture, tant le découpage retenu de l'ouvrage s'offre comme une polyphonie savamment orchestrée autour des différentes trajectoires de Febvre. Si les auteur.e.s concentrent leur attention sur leur champ disciplinaire respectif, certaines analyses, en dépit d'inévitables chevauchements, se complètent et se répondent comme des échos ou des variations musicales, dans une circulation pleine d'intérêt. En voici quelques exemples : la bande du Père Ubu, évoquée par Jean Lecuir (4^e partie) et Jean-François Chanet (1^{re} partie) ; Michelet, par Yann Potin (2^e partie) et Sylvio Hermann De Franceschi (3^e partie) ; Luther, par Pascale Gruson, Marie Barral-Baron (2^e partie), Jean-François Chanet (1^{re} partie), Denis Crouzet et Philippe Joutard (4^e partie) ; Rabelais, par Denis Crouzet (4^e partie), Pascale Gruson (2^e partie) et Sylvio Hermann De Franceschi (3^e partie) ; il en est de même pour *L'Encyclopédie française*, pour le projet de l'UNESCO.

C'est inciter le lecteur, après ou même sans une première lecture linéaire du volume, à piocher dans telle ou telle partie selon ses intérêts, ses goûts, ses préoccupations. Il pourrait même commencer par la quatrième partie, et entreprendre sa lecture par l'intervention de

15. 1912, Faculté de Dijon ; 1919, Faculté de Strasbourg ; 1933, Collège de France ; 1943-1947, EPHE ; 1945-1950, délégué de la France à l'UNESCO ; architecte de la VI^e section de l'EPHE ; 1951, Président du Comité d'histoire de la Seconde Guerre mondiale (1951).

16. Après la mort de Febvre, Julien Cain (1887-1974), nouveau directeur de *L'Encyclopédie*, put mener à bien la révision du tome X consacré à l'État, publié en 1964.

17. Ceux-ci imprimèrent leur marque sur les volumes publiés jusqu'en 1969. La deuxième version, à partir de 2000, fut beaucoup plus équilibrée.

Brigitte Mazon, dont la position précédant la conclusion de Philippe Joutard se justifie, puisque ce dernier, mettant ses pas dans ceux de Lucien Febvre, lance un appel aux chercheurs pour prolonger l'enquête, exploiter les sources qui restent à découvrir, et « *parfaire l'édifice*¹⁸ ». Trouver ou retrouver « *le goût de l'archive* » (Arlette Farge, 1997) reste indispensable pour le chantier encore inépuisable que représentent l'homme et son œuvre.

L'homme ? Si Brigitte Mazon relève que Febvre s'est davantage livré dans sa correspondance privée, si Marie Barral-Baron, Pascale Gruson, Yann Potin ont mis en évidence combien Febvre a revendiqué le droit à la subjectivité dans ses études sur Luther, Érasme, Rabelais, peut-être exhamera-t-on encore des traces plus intimes de sa vie, révélera-t-on de lui une image plus complexe ?

L'œuvre ? Après l'enquête d'Armando Sapori, qui tenta une première analyse génétique des conceptions historiographiques de l'historien (Sylvio Hermann De Franceschi, p. 189), après les travaux de Bertrand Müller (*Bibliographie des travaux de Lucien Febvre*, 1990), de Denis Crouzet, de Brigitte Mazon, les archives devraient fournir d'autres traces, d'autres indices permettant de relancer, de poursuivre l'étude de l'historien « au travail » par l'analyse des travaux préparatoires, du plan des travaux, des phases de travail, des brouillons, des suppressions, des retouches, des remaniements, des variations stylistiques, etc.

Le professeur et le chercheur Febvre n'a-t-il pas lui-même, après Jules Michelet, Gaston Monod, Henri Hauser, totalement rajeuni, rénové la recherche historique, n'a-t-il pas encouragé ses étudiants à découvrir de nouvelles pistes, à renouveler les courants disciplinaires ? On pourrait lui appliquer sa propre formule sur Michelet : « *Il portait en lui de surcroît une (...) prescience de ce que ses successeurs voudraient réaliser* » (*Combat*, op. cit., cité par Yann Potin, p. 119). Mentor, maître à penser émancipateur, Febvre a délivré bien des conseils et des encouragements à ses étudiants. N'a-t-il pas suggéré à Fernand Braudel (1902-1985)¹⁹ de modifier, d'inverser le sujet de sa thèse *Philippe II et la Méditerranée* par *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (soutenue en mars 1947) ? N'a-t-il pas incité Georges Duby (1919-1996) à se montrer plus audacieux, à ne pas s'enfermer dans une « *érudition tatillonne* », mais à voler de ses propres ailes ? N'a-t-il pas soutenu la propre vision novatrice d'autres jeunes chercheurs qui ont su « regarder l'histoire de tous les côtés » ? Prenons encore un exemple dans le présent ouvrage : Christian Wenzel (p. 205 sq.) souligne non seulement combien l'étude du besoin et du sentiment de sécurité a nourri la controverse entre Jean Halpérin (1921-2012) et Lucien Febvre, mais aussi comment le débat a rebondi dans les années 1980 entre Jean Delumeau (1923-2020), Robert Muchembled (né en 1944) et Werner Conze (1910-1986). À ce stade-là, comment ne pas évoquer cet extrait de Bernard de Chartres, cité par son disciple Jean de Salisbury (*Metalogicon*, 1159) : « *Nous sommes des nains montés sur les épaules des géants. Nous voyons ainsi davantage et plus loin qu'eux non parce que notre vue est plus aiguë ou notre taille plus haute, mais parce qu'ils nous portent en l'air et nous élèvent de toute leur hauteur gigantesque*²⁰ », extrait qui signifie non pas la destruction de l'héritage intellectuel et scientifique des anciens, des aînés, des maîtres, mais la nécessité de le faire fructifier et de le dépasser. Après les géants que furent Michelet et Lucien Febvre, combien de disciples, d'héritiers directs ou indirects ne sont-ils pas devenus à leur tour non seulement leurs pairs, mais aussi des géants ?

La recherche historique « *est, selon la formule de Patrick Boucheron, un édifice toujours en chantier*²¹ », une histoire en mouvement, en évolution permanente, un objet toujours à

18. Benjamin Stora, à propos de Gisèle Halimi, décédée le 28.VII.2020, France Culture, 29.VII.2020.

19. « *Magnificum esse laudari a laudate viro* » (« Être loué par un homme qu'on a loué est grandiose »), selon la formule des Anciens.

20. Jacques LE GOFF, *Les intellectuels au Moyen Âge*, Paris, Seuil, coll. Le temps qui court, 1957 ; rééd. coll. Points, 1985, p. 17 ; Pierre RICHÉ, Jacques VERGER, *Des nains sur les épaules des géants. Maîtres et élèves au Moyen Âge*, Tallandier, 2006.

21. *Faire profession d'historien*, 2010, Publications de la Sorbonne ; rééd. 2016 ; rééd. Points Seuil, 2018, p. 9.



construire, en fonction non seulement des intérêts et de la personnalité des chercheur.e.s – l'historien n'apprend-il pas à se connaître lui-même en apprenant de qui il vient ? chaque quête n'est-elle pas une forme de travail sur soi ? – mais aussi de l'histoire immédiate, du temps présent dans lequel il vit.

Cet ouvrage devrait trouver un écho très favorable non seulement chez des historien.ne.s et un lectorat cultivé, mais aussi chez un large public. S'il rend hommage à celui qui renouvela la discipline historique, ce livre d'histoire proclame comme une profession de foi : « *L'Histoire continue* » (Georges Duby, 1991). Je ne doute pas que tous les membres et les lecteurs de la revue partagent mon envie de conclure en empruntant la formule de Febvre concernant Michelet : « *Lucien Febvre pas mort !* » (*Combat*, avril 1954).

Soline Goux-Diétlin